

parties prenantes que l'ancienne, grâce aux sécularisations qui restèrent acquises, elle n'avait plus de tête, tout le monde étant tombé d'accord pour laisser le Saint-Empire dans son tombeau et pour ne pas substituer au César, qui figurait l'idée mystique de l'unité nationale, une assemblée représentative, qui eût été effectivement la voix de la race germanique. Les princes seuls furent représentés à la nouvelle Diète de Francfort, remise sous la présidence de l'Autriche, mais totalement dépourvue du prestige que les sept flambeaux du Saint-Empire, symbolisés par les sept lampes de l'Apocalypse, tenaient de la *Bulle d'Or*. Enfin, la Constitution de 1815 fut placée sous le contrôle des puissances étrangères.

Les « patriotes » allemands, surtout les démocrates et les intellectuels, dont la plupart avaient protesté contre le traité de Paris, parce qu'il avait laissé l'Alsace à la France, s'élevèrent vivement contre l'acte fédéral qui maintenait le vieux système parcellaire. Non sans raison, ils accusèrent de trahison « les grands et les petits potentats » qui avaient voulu, dans un intérêt personnel, que l'Allemagne restât émiétée. Ils annoncèrent qu'échappés « au misérable marais » de Francfort, les peuples seraient moins libres qu'aux temps napoléoniens. Goethe, du haut de son Olympe, a été prophète : « L'Allemagne n'échangera qu'un joug pour un autre » ; (1) Stein a dit juste : « La grande lutte a été terminée par une farce » (2). Tout de même, les grands Prussiens, Hardenberg et Guillaume de Humboldt, n'avaient pas été des moins empressés à adhérer au pacte qui consacrait le « particularisme » et ajournait indéfiniment l'unité allemande.

IV

Telle était l'Allemagne des traités de Vienne, et parce qu'elle était très différente de ce qu'elle avait espéré devenir après la victoire, elle était d'autant moins inquiétante pour l'Europe. Elle n'était pas un bloc au milieu du Continent. Ses marches orientales avaient reculé et n'enfonçaient plus, par la plaine polonaise, vers le cœur de la Russie. L'Autriche gardait la présidence de la fédération et, mieux encore, groupait autour d'elle toute une puissante clientèle catholique. L'Angleterre avait à Hélioland un poste-vigie qui lui permettrait de bloquer à volonté les embouchures des grands fleuves. Les Pays-Bas, grossis de la Belgique, fermaient les routes de Paris. La France avait été dépouillée des conquêtes de la République, mais elle restait sur le Rhin, depuis la Suisse jusqu'au Palatinat.

(1) Conversation avec Luden.

(2) GERVINUS, t. I, p. 60.

Maintenant voyez le côté français :

Alors que les archéologues, les ethnographes et les « patriotes » allemands, et, surtout, la Prusse s'étaient flattés de la repousser aux limites du traité de Verdun, la France, avec la Lorraine et la Corse en plus, conservait ses limites de Munster et de Nimègue. Evidemment, si grands qu'ils eussent été, ces traités restaient loin de ceux de Bâle, les plus glorieux que la France eût signés ; si les républicains perdaient « leur frontière du Rhin », pourtant la France n'était ramenée qu'à cette dernière étape de la Monarchie capétienne où elle avait décidé qu'elle se suffisait à elle-même. Ce n'étaient pas des Dubois et des Calonne, c'étaient Montesquieu, Vergennes et Mirabeau qui lui avaient conseillé, comme ce fut aussi l'avis de Carnot, de ne plus chercher à s'étendre davantage dans « la région intermédiaire ». Elle n'a été atteinte dans aucune de ses œuvres vives. La perpétuelle menace qu'ont été les Flandres, tour à tour impériales, espagnoles et autrichiennes, a disparu ; les Pays-Bas ne sont qu'une barrière. Evidemment, la frontière est faible sur la Sarre ; le voisinage de la Prusse, tête d'avant-garde de la coalition, fera regretter celui des princes-évêques, et de leurs collègues laïques de la rive gauche, pas moins de 97 seigneurs et, presque tous, complaisants, avides de subsides, à demi-français. Mais le grand fossé du Rhin-Moyen, la muraille du Jura, la falaise des Alpes, avec une seule ouverture sur les vallées de la Savoie, le rempart des Pyrénées, sont parmi les plus fortes frontières de l'Europe. La France a perdu sa primauté, mais il n'y a plus de primauté. Rien à craindre de l'Angleterre, pourvu que restent libres les bouches de son fleuve européen, l'Escaut ; et rien à craindre de l'Allemagne ni de l'Italie, toutes deux impuissantes à réaliser par elles-mêmes leur unité.

JOSEPH REINACH.

(A suivre).

UNE VISITE A BEETHOVEN (1)

Voici un nom de musicien illustre entre tous. On en a fait le colosse de la musique moderne ; il est certainement celui de la musique instrumentale.

Notre amour-propre n'entre-t-il pas pour quelque chose dans tout ce qui nous fait être plus flatté

(1) Les souvenirs que nous publions ici sont extraits des souvenirs inédits du baron de Trémont (Louis-Philippe-Joseph Girod de Vienney, né à Besançon le 2 octobre 1779, mort à Saint-Germain-en-Laye le 1^{er} juillet 1852), qui fut auditeur au Conseil d'Etat sous l'Empire, puis préfet de

d'être bien accueilli et de plaire à une personne de mauvais caractère, bourru et fantasque, que de la part de quelqu'un possédant toutes les qualités que la bonté et l'aménité de manières peuvent suggérer ? Pour porter plus loin la comparaison, si un chien qui ne nous appartient pas est méchant, hargneux, et qu'il nous caresse, nous lui en savons plus de gré qu'au bon animal qui vient avec empressement ramper à nos pieds.

Telle a été l'impression produite sur moi par Beethoven. J'admirais son génie et je savais par cœur ses œuvres, lorsqu'en 1809, étant auditeur au Conseil d'Etat, et Napoléon faisant la guerre à l'Autriche, je fus chargé d'aller lui porter le travail du Conseil. Malgré la promptitude de mon départ, je pensai que, si l'armée s'emparait de Vienne, je ne devais pas négliger l'occasion de voir Beethoven. Je demandai une lettre pour lui à Cherubini.

« Je vous en donnerai une pour Haydn, me répondit-il, et vous serez le bienvenu de cet excellent homme ; mais je n'écrirai point à Beethoven ; j'aurais à me plaindre qu'il n'ait pas reçu quelqu'un de recommandé par moi ; c'est un ours mal léché ».

Je m'adressai alors à Reicha. « Je crains, me dit-il, que ma lettre ne vous serve à rien. Depuis que la France a été constituée en empire, Beethoven déteste son empereur et les Français, au point que Rode, le premier violon de l'Europe, passant par Vienne pour se rendre en Russie, est resté huit jours en cette ville sans pouvoir parvenir à être reçu par lui. Il est sauvage, humoriste, misanthrope, et pour vous donner une idée du peu de cas qu'il fait des convenances, il me suffira de vous dire que l'impératrice (1) le fit prier un matin de passer chez elle ; il répondit qu'il serait très occupé toute la journée, mais qu'il tâcherait d'y aller le lendemain ».

L'Aveyron et des Ardennes (1814), et préfet de la Côte-d'Or en 1831-1832. A cette époque, le baron de Trémont donna sa démission. Rentré dans la vie privée, il se consacra au plus intelligent dilettantisme, recevant chez lui, à ses soirées musicales de la rue Saint-Augustin, puis de la rue Saint-Lazare, les musiciens les plus illustres de son temps. Etant célibataire, il légua une grande partie de sa fortune à l'Assistance publique, à l'Institut et aux différentes associations de gens de lettres et d'artistes. Les artistes reconnaissants firent célébrer, en l'honneur du généreux donateur, un service funèbre à Saint-Eustache, le 22 octobre 1852. Le *Requiem* choisi fut celui de Berlioz, sur qui Trémont a écrit quelques lignes assez peu élogieuses.

Collectionneur d'autographes, aussi passionné que dilettante, Trémont a laissé six volumes de « notices » d'inégale valeur, accompagnées de portraits et d'autographes, qu'il légua, deux ans avant sa mort, à la Bibliothèque nationale. Dans le second de ces volumes on lit ces curieux souvenirs sur Beethoven, qui se rapportent à l'année 1809.

(1) Princesse de Bavière, seconde femme de François II.

Cet avertissement me donna la certitude que je ferais de vains efforts pour connaître Beethoven. Je n'avais ni réputation, ni titre aucun à lui faire valoir ; je devais en être d'autant plus repoussé que j'entrais à Vienne canonisée pour la seconde fois par l'armée française, et que, de plus, j'appartenais au Conseil de Napoléon. Pourtant je voulus le tenter. Je me rendis chez l'inabordable compositeur, et pensai à sa porte que mon jour était mal choisi, car, ayant une visite officielle à faire après, j'avais le petit costume du Conseil d'Etat. Par malheur encore il logeait sur les remparts, et, comme Napoléon avait ordonné leur destruction, on venait de faire jouer la mine sous ses fenêtres.

Ses voisins m'indiquèrent son logement : « Il est chez lui, me dirent-ils, mais il n'a pas de servante maintenant, car il en change à chaque instant ; mais il est douteux qu'il veuille vous ouvrir. »

Je sonnai trois fois, et j'allais m'en aller, lorsqu'un homme fort laid et à l'air de mauvaise humeur ouvre et me demande ce que je veux ?

« Est-ce M. Beethoven auquel j'ai l'honneur de parler ? — Oui, monsieur ; mais je vous préviens, me dit-il en allemand, que j'entends très mal le français ! » — « Je n'entends pas mieux l'allemand, monsieur, mais mon message se borne à vous apporter de Paris une lettre de M. Reicha ». Il me regarde, prend la lettre et me fait entrer. Son logement n'était, je crois, composé que de deux pièces ; la première contenait une alcôve fermée où était son lit, mais petite et obscure, de sorte qu'il faisait sa toilette dans la seconde chambre ou salon. Représentez-vous ce qu'il y a de plus malpropre et de plus en désordre : des flaques d'eau couvrant le plancher ; un assez vieux piano à queue sur lequel la poussière le disputait à des monceaux de musique manuscrite et gravée. Dessous (je n'exagère rien), un pot de nuit non vidé. A côté, une petite table de noyer qui était habituée à ce que l'écritoire qu'elle portait fût souvent renversée ; une quantité de plumes encroûtées d'encre et à côté desquelles les plumes d'auberges eussent été excellentes ; et encore de la musique. Les sièges, presque tous de paille, étaient couverts d'assiettes avec les restes du souper de la veille et de vêtements, etc. Balzac ou Dickens continueraient cette description pendant deux pages et en emploieraient autant à vous décrire le signalement et le costume de l'illustre compositeur, mais, comme je ne suis ni Balzac ni Dickens, je me borne à ceci : j'étais chez Beethoven.

Je ne parlais guère que l'allemand de grandes routes, mais je le comprenais un peu mieux. Il n'était pas plus fort sur le français. Je m'attendais à ce qu'après avoir lu ma lettre, il me congédierait et

que la connaissance finirait là. J'avais vu l'ours dans sa cage, c'était plus que je ne pouvais espérer. Je fus donc fort surpris lorsqu'il me regarda encore, posa la lettre sur sa table, sans l'ouvrir, et m'offrit une chaise. Bien plus surpris encore lorsqu'il se mit à causer. Il me demanda quel était mon uniforme, ma fonction, mon âge, le but de mon voyage, si j'étais musicien, si je devais séjourner à Vienne ? Je lui répondis que la lettre de Reicha lui expliquerait tout cela bien mieux que je ne pouvais le faire. « Non, non, parlez, me dit-il, parlez, seulement lentement, parce que j'ai l'oreille très dure, et je vous entendrai ».

Je fis d'incroyables efforts de langage ; de son côté, il y mit de la bonne volonté ; c'était le plus singulier mélange de mauvais allemand de ma part et de mauvais français de la sienne. Enfin, nous nous entendîmes, la visite dura près de trois quarts d'heure, et il m'engagea à revenir le voir ».

Je sortis plus fier que Napoléon n'était entré à Vienne : j'avais fait la conquête de Beethoven.

Vous ne me demanderez pas comment. Que pourrais-je vous répondre ? La cause n'en existe que dans la bizarrerie de son caractère. J'étais jeune, doux et poli, et je lui étais inconnu ; je faisais contraste avec lui ; par fantaisie, par je ne sais quoi enfin, il me prit en gré, et comme ces goûts soudains, chez les gens fantasques, sont rarement tièdes, il me donnait de fréquents rendez-vous, pendant mon séjour à Vienne et, pour moi seul, il improvisait une heure et jusqu'à deux heures de suite. Quand il eut une servante, il lui disait de ne pas ouvrir quand on sonnait, ou, si l'on entendait du piano, de dire qu'il composait et ne pouvait recevoir.

Quelques musiciens avec lesquels je fis connaissance voulaient à peine le croire.

« Me croirez-vous, leur dis-je, si je vous montre un billet qu'il m'a écrit en français ? »

— En français, c'est impossible, il le sait à peine, et il n'écrit même pas lisiblement en allemand ! Il est incapable d'un tel effort ! » Je leur en donnai la preuve. « Alors, me dirent-ils, il a une véritable passion pour vous. Quel homme inexplicable ! »

J'ai fait encadrer ce billet, qui est pour moi un titre précieux. Reportez-vous à la réflexion qui commence cet article, mon amour-propre n'en aurait probablement pas fait autant pour le bon Haydn.

Les improvisations de Beethoven m'ont causé, peut-être, mes plus vives émotions musicales. Je puis assurer que si on ne l'a pas entendu improviser bien à son aise, on ne connaît qu'imparfaitement l'immense portée de son talent. Tout d'impulsion et d'actualité, il me disait quelquefois après avoir fait quel-

ques accords : « Il ne me vient rien ; remettons à tel jour ».

Alors, nous causions philosophie, religion, politique, et surtout de Shakespeare, son idole, et toujours dans un langage à faire rire les auditeurs, s'il y en avait eu.

Beethoven n'était pas un homme d'esprit, si l'on veut entendre par là celui qui dit des choses fines, et spirituelles. Il était naturellement trop taciturne pour que sa conversation fut animée. Ses pensées s'émettaient par boutades, mais elles étaient élevées et généreuses, quoique souvent peu justes. Il y avait entre lui et J.-J. Rousseau ce rapport de jugements erronés venant de ce que leur humeur misanthropique avait créé un monde à leur fantaisie sans application exacte à la nature humaine et à l'état social. Mais Beethoven était instruit. L'isolement de son célibat, sa surdité, ses séjours à la campagne l'avaient fait se livrer à l'étude des auteurs grecs et latins, et avec enthousiasme à celle de Shakespeare. En y joignant l'espèce d'intérêt singulier, mais réel, qui résulte de notions fausses, émises et soutenues de bonne foi, sa conversation était sinon très attachante, du moins originale et curieuse. Et comme il avait de la bienveillance pour moi, il entraînait dans son caractère atrabilaire de préférer être quelquefois contredit, à ce que je me rangeasse toujours de son avis.

Lorsqu'il était bien disposé, le jour fixé pour son improvisation, il était sublime. C'était de l'inspiration, de l'entraînement, de beaux chants et une harmonie franche, parce que, dominé par le sentiment musical, il ne songeait pas, comme la plume à la main, à chercher des effets ; ils se produisaient d'eux-mêmes sans divagation.

Son jeu, comme pianiste, n'était pas correct, et sa manière de doigter était souvent fautive, d'où résultait que la qualité du son était négligée. Mais qui pouvait songer à l'instrumentation ? On était absorbé par ses pensées, comme ses mains devaient les exprimer de quelque manière que ce fût.

Je lui demandai s'il ne désirait pas connaître la France ? « Je l'ai vivement souhaité, me répondit-il, avant qu'elle ne se fût donné un maître. Maintenant, cette envie m'est passée. Pourtant, je voudrais entendre à Paris, les symphonies de Mozart (il ne nomma pas les siennes, ni celles de Haydn), que le Conservatoire exécute, dit-on, mieux que partout ailleurs. Au reste, je suis trop pauvre pour faire un voyage de simple curiosité et qui devrait être très prompt. — Faites-le avec moi, je vous emmène. — Y pensez-vous ? je ne puis accepter que vous fassiez pour moi cette dépense. — Rassurez-vous, elle sera nulle ; les frais de poste me sont payés, et je suis seul dans ma voiture. Si vous vous

contentez d'une seule petite chambre, j'en ai une à votre disposition. Allons, dites oui. Paris vaut bien d'y passer quinze jours ; vous n'aurez à supporter que vos frais de retour, et moins de 50 florins vous ramèneront chez vous. — Vous me tentez ; j'y penserai ».

Je le pressai plusieurs fois de se décider. Son incertitude venait toujours de son humeur morose. « Je serai assiégé de visites. ? — Vous ne les recevrez pas. — Accablé d'invitations... — Que vous n'accepterez pas. — On me pressera de jouer, de composer ? — Vous répondrez que vous n'en avez pas le temps. — Vos Parisiens diront que je suis un ours ? — Qu'est-ce que cela vous fait ? On voit que vous ne les connaissez pas. Paris est le séjour de la liberté et de l'indépendance des liens de la société. Les hommes remarquables y sont acceptés tels qu'il leur convient de se montrer, et si l'un d'eux, étranger surtout, est quelque peu *excentrique*, c'est une cause de succès ».

Enfin, il me tendit un jour la main et me dit qu'il viendrait avec moi. Je fus ravi ; c'était sans doute encore l'amour-propre. Conduire Beethoven à Paris, le loger chez moi, le produire dans le monde musical, c'était une sorte de triomphe, mais pour me punir de ma jouissance anticipée, la réalité ne devait pas la suivre !

L'armistice de Znaïm nous fit occuper la Moravie, je fus envoyé comme intendant. J'y passai quatre mois ; le traité de Vienne ayant rendu cette province à l'Autriche, je revins à Vienne où je trouvai Beethoven toujours dans les mêmes dispositions ; je m'attendais à recevoir l'ordre de mon départ pour Paris, lorsque je reçus celui de me rendre immédiatement en Croatie comme intendant. J'y restai un an et y reçus ma nomination à la préfecture de l'Aveyron, avec l'ordre de terminer une mission dont j'étais en outre chargé à Agram, et de venir ensuite en toute hâte en rendre compte à Paris avant d'aller à ma nouvelle destination. Je ne pus donc ni passer par Vienne, ni revoir Beethoven.

Beethoven était né à Bonn, le 17 décembre 1770. Son père était choriste de la chapelle de l'électeur de Cologne. Vers 1794 ou 1795 (1), après avoir étudié sous l'organiste Neefe, l'électeur l'envoya à Vienne, où il se fixa.

De 1792 à 1800, il éleva sa réputation, et pourtant il était pauvre. Il est certain qu'il y eut de sa faute ; il manquait essentiellement d'*entregent*, de savoir-vivre et de savoir-faire. Il ne demanda que 240 francs de son grand septuor et 120 francs de son premier concerto, encore n'était-ce pas à Vienne, qu'il habi-

tait. Une romance qui a la vogue rapporte aujourd'hui de 12 à 15.000 francs à son éditeur.

Malgré son caractère irascible et capricieux, l'archiduc Rodolphe fut plein de bontés pour lui, et la princesse Charles Lichnowski le traitait en mère affectueuse. Ces soins lui pesaient ; il était foncièrement démocrate et tous les grands lui déplaisaient.

Sa surdité commença en 1803. Son frère Charles, qui s'était emparé de son esprit, le dépouillait du peu qu'il avait et le brouillait avec ses amis.

Beethoven dit dans son testament qu'il n'est pas misanthrope, il se fait illusion, il l'était autant qu'il soit possible de l'être.

La cour de Vienne le savait républicain ; aussi, loin de le protéger, elle n'assistait jamais à l'exécution de ses ouvrages. Napoléon a été son héros tant qu'il resta premier consul républicain. Après la bataille de Marengo, il travailla à la symphonie héroïque pour la lui dédier. Elle fut terminée en 1802, et l'on commençait à dire qu'il voulait se faire couronner lorsque cet événement eut lieu, et qu'après il voulait soumettre à l'Allemagne ; Beethoven déchira sa dédicace et engloba dans son aversion la nation française qui s'était laissée asservir.

Pourtant, la grandeur de Napoléon l'occupait beaucoup et il m'en parlait souvent. Au milieu de sa mauvaise humeur, je voyais qu'il admirait son élévation d'un point de départ si inférieur ; ses idées démocratiques en étaient flattées. Il me dit un jour : « Si je vais à Paris, serai-je obligé d'aller saluer votre empereur ? » Je lui assurai que non, à moins qu'il ne soit demandé. « Et pensez-vous qu'il me demandera ? — Je n'en douterais pas s'il savait ce que vous valez ; mais vous avez vu par Cherubini, qu'il s'entend peu à la musique ». Cette question me fit penser que, malgré ses opinions, il eût été flatté d'être distingué par Napoléon. Ainsi, l'orgueil humain s'abaisse devant ce qui le flatte.

Ce sauvage s'est aussi courbé sous le joug de l'amour. On ignore quelle était la *Juliette* à laquelle il écrivait des lettres passionnées, mais on a le regret de savoir qu'elle était mariée. Il a été aussi fort épris de la comtesse Marie Erdödy, amour ressemblant à celui de Rousseau pour Mme d'Houdetot. Je connais l'objet de sa troisième passion, mais je ne puis le nommer.

Peu avant la guerre de 1809, entre la France et l'Autriche, Beethoven, pauvre, négligé, avait manifesté l'intention de quitter Vienne et de chercher dans un autre Etat de l'Allemagne un asile plus favorable. L'archiduc Rodolphe, les princes Lobkowitz et Kinsky trouvèrent que cette désertion serait honteuse pour l'Autriche ; ils lui proposèrent une pension de

(1) En Novembre 1792.

1.800 florins à condition qu'il ne quitterait pas Vienne, ce qu'il accepta.

Lorsque Napoléon s'empara de Vienne pour la seconde fois, son frère Jérôme, alors roi de Westphalie, proposa à Beethoven d'être son maître de chapelle avec 7.000 francs d'appointements. Comme j'étais alors à Vienne, il me demanda avec confiance mon avis. J'y répondis bien, je crois, en conseillant de ne pas accepter et de tenir son engagement à l'égard de la pension stipulée, non que je pusse prévoir alors la chute de cette royauté, mais Beethoven ne serait pas resté six mois à la cour de Jérôme.

Cette pension, malheureusement, n'améliora pas sa position. Il devait croire à la fatalité des anciens, car il était destiné à être un malheureux ; c'est que la source des peines de sa vie était en lui, et que son caractère les lui attirait toutes. Le frère qui le dépouillait mourut, mais il lui laissa la tutelle de son fils qui déjà promettait d'être un mauvais sujet et la veuve ne valaient pas mieux. De là des procès qu'il était hors d'état de suivre, n'entendant rien aux affaires. Ses bizarreries et ses opinions, dans un pays d'ordre et essentiellement monarchique, ne lui avaient créé aucune sympathie, de sorte que l'on fut jusqu'à lui contester judiciairement la particule *van* comme signe de noblesse ; singulière cause à défendre pour un républicain, fils d'un choriste !

Soit nouvelle contradiction en lui, soit modification de ses idées politiques, en 1822, il envoya une messe solennelle à l'empereur de Russie, au roi de Saxe et à Louis XVIII.

Un autre changement s'était opéré en lui, il avait enfin senti la valeur de l'argent, et, comme le plus grand nombre des gens désordonnés convertis, il redouta le besoin pour un avenir qui ne devait pas exister pour lui ; bien secrètement, il tâcha de se former un petit capital.

En 1824, la révolution musicale opérée par Rossini fut accueillie à Vienne avec enthousiasme. *Le Barbier de Séville* y eut un succès prodigieux. Beethoven donna de sincères éloges à ce chef-d'œuvre. Mais, pour ne pas faillir aux contradictions de sa nature, il déplorait les négligences d'harmonie de cet opéra, lui que les *puristes* disaient être un compositeur fort négligé. Le succès du *Cygne de Pesaro* fit complètement oublier le misanthrope allemand qui en fut vivement affecté. L'homme dont le fougueux génie semblait ne composer que pour lui, et en abstraction de l'effet qu'il devait produire, éprouvait trop tard le besoin des applaudissements du public.

Ce fut en 1825 et 26 que, malade, épuisé, attaqué d'hydropisie, et littéralement abandonné, il composa ses derniers quatuors. Enfin, le 26 mars 1827, il succomba. Observez ici l'espèce humaine. L'homme dont

les derniers jours n'excitèrent l'intérêt que de cinq ou six personnes qui l'aimaient, pour son talent, eut plus de 20.000 âmes à son convoi. Ce même homme ayant lutté sans cesse contre la pauvreté et, presque mourant, avait écrit à Moscheles pour le prier d'obtenir de la Société philharmonique de Londres un concert à son bénéfice. Cette société lui envoya immédiatement 2.500 francs et, Beethoven mort, on trouva chez lui, une somme d'environ 20.000 francs. Ce n'était certes pas de l'avarice, mais son triste caractère qui l'avait constamment tenu dans une sorte de guerre avec ses semblables, l'avait porté à se rendre indépendant d'eux dans ses vieux jours. Ainsi, la providence se joue de nos calculs !

Pour indiquer combien peu Beethoven s'occupait de ceux qui devaient exécuter sa musique, il suffit de voir la grande sonate pour piano et violon dédiée à son ami Kreutzer. Cette dédicace pourrait presque être prise pour une épigramme, car Kreutzer *coulait* tous ses traits et avait toujours l'archet sur la corde ; or, tout le morceau est en notes mouchetées et sautillées, aussi, Kreutzer ne l'a-t-il jamais joué.

BARON DE TRÉMONT.

(Pub. par J.-G. Prod'homme.)

GEORGES

— Je ne veux pas sortir ! Ça ne m'amuse pas d'aller au Bois avec Mademoiselle. J'aime mieux rester ici avec toi, dis maman ?

A cette déclaration soudaine, faite par une petite voix volontaire, Clotilde Varèze, qui lisait auprès de la fenêtre de son petit salon, tourna les yeux vers son fils. Il avait interrompu son jeu : la construction sur un guéridon, d'un château féodal en bois peint. D'un air boudeur et suppliant, il regardait sa mère. Il avait huit ans. Il lui ressemblait, blond et gracieux comme elle, les yeux bleus, le visage régulier et fin.

— Mon petit Georges, voyons, dit doucement la jeune femme, ce n'est pas raisonnable. Le temps est magnifique, la promenade te fera du bien.

Il jeta un regard, à travers la fenêtre, vers l'avenue toute pleine d'un éblouissant soleil de mai, secoua sa tête bouclée et, avec une mauvaise foi convaincue :

— Il va pleuvoir et je prendrai froid.

Il était si drôle que Clotilde se mit à rire et le saisit pour l'embrasser.

— Mais mon chéri, objecta-t-elle, tu ne prête déjà à lui céder, tu ne t'amuseras pas ici. J'aurai probablement des visites...